Document generated on 06/07/2025 12:33 a.m.

Recherches sociographiques

L'image urbaine

Louis Baril

Volume 12, Number 2, 1971

URI: https://id.erudit.org/iderudit/055534ar
DOI: https://doi.org/10.7202/055534ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this note

Baril, L. (1971). L'image urbaine. *Recherches sociographiques*, *12*(2), 227–236. https://doi.org/10.7202/055534ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'IMAGE URBAINE *

L'image de l'environnement n'a été jusqu'à maintenant que très peu explorée. La principale étude que nous connaissons dans ce domaine est celle de Kevin Lynch, *The Image of the City.* [1] Pour Lynch, l'image de la ville est une représentation intellectuelle, à la manière d'une photographie, que chaque individu possède de l'environnement où il vit. Cette image, même si elle est individuelle, comporte certaines caractéristiques possédées en commun par tous les habitants d'une même ville. L'auteur, qui se demande comment on doit tenir compte de ces représentations lors de la planification des villes, cherche à dégager ces traits communs aux images urbaines individuelles pour reconstituer dans une certaine mesure une image urbaine sociale.

> « Each individual creates and bears his own image, but there seems to be substantial agreement among members of the same group. It is these group images, exhibiting consensus among significant members, that interest city planners who aspire to model an environment that will be used by many people.
>
> « Therefore this study will tend to pass over individual differences, interesting as they might be to a psychologist. The first order of business will be what might be called the « public image », the common mental pictures carried by large numbers of a city's inhabitants : areas of agreement which might be expected to appear in the interaction of a single physical reality, a common culture, and a basic physiological nature. » (p. 7)

Une telle représentation mentale, sorte de graphique quelconque de la ville dans son ensemble, existe-t-elle ? Le supposer c'est se laisser prendre à la magie d'une expression verbale et laisser de côté des données qu'une simple observation méthodique nous découvre. Car nous ne savons rien de ce qui est possédé intellectuellement par les individus et encore moins de la façon dont cela est possédé. Plutôt que de leur supposer une représentation de la ville dans son ensemble, il nous semble plus plausible d'admettre que les quelques images qui sont possédées de la ville représentent tout

---

* Ce texte a été construit à partir d'un manuscript constituant l'ébauche d'une thèse de maîtrise en anthropologie, à laquelle travaillait l'auteur décédé subitement le 11 janvier 1971. *Recherches sociographiques* a jugé qu'une partie du travail était suffisamment avancée pour mériter publication ; la rédaction a seulement remanié la composition du texte.

1 K. LYNCH, *The Image of the City,* Cambridge, MIT Press, 1959.

au plus un édifice, une rue, une place ou une émotion liée à une situation qui apparaît ; dans sa globalité, la ville ne pourrait être imaginée par l'individu que sous forme d'une carte.

De toute façon, et c'est là le point fondamental, à la suite des travaux de Bloomfield, de Sapir et de Whorf, il nous faut admettre que toutes ces images n'atteignent la pensée qu'intimement liées à des mots. C'est là une conséquence des rapports entre la pensée et la parole dégagés par Sapir :

> « L'auteur de ces lignes est, quant à lui, fermement persuadé que l'idée chère à bien des gens, selon laquelle ils peuvent penser et même raisonner sans langage, est une illusion. L'illusion semble due à de nombreux facteurs : le plus simple de ces facteurs est que nous sommes incapables de faire une distinction entre l'image et la pensée. En réalité, aussitôt que nous plaçons une image dans une relation consciente avec une autre, nous nous surprenons à former silencieusement toute une suite de mots. » [1]

Le discours sur la ville

Le phénomène de l'image urbaine est donc un phénomène de langage : c'est le nom des rues, des édifices et des parcs que l'on formule lorsqu'on imagine la ville ; ce sont des phrases que l'on articule, un texte que l'on construit lorsqu'on veut bâtir une image de la ville pour soi-même. C'est sur ce point fondamental que nous nous dissocions des études de Lynch et c'est la raison pour laquelle nous entreprenons ici une recherche totalement différente quant à la perspective théorique et à la méthodologie : nous ne parlerons pas d'images possédées mais d'images urbaines tracées par les individus.

En effet, les entrevues que nous avons eues, les questions que nous avons posées ne nous ont rien laissé d'autre que des paroles dites et un dessein tracé. Ce dessein et ces paroles constituaient par contre une image de l'environnement. Les desseins et les paroles des individus sur la ville au cours de l'entrevue, nous les appellerons les « discours sur la ville ». [2] L'étude de l'image urbaine sera l'analyse de ces discours. Il s'ensuit donc que nous ne posons pas au point de départ l'unicité de l'image urbaine, ni au niveau social, ni même au niveau individuel. L'individu pourra en effet tracer plusieurs images de la ville fort différentes les unes des autres dans des discours différents suivant que l'individu parlera de la ville sous tel ou tel aspect, de tel point de vue physique ou affectif, à des moments différents ou pour des buts différents.

Nous considérons qu'il ne peut y avoir qu'une infinité d'images urbaines du fait que cette image s'insère toujours dans le contexte plus global d'une

---

1 E. SAPIR, *Le langage*, introduction.

2 Par ailleurs la ville elle-même, en tant qu'écriture spatiale, a son propre discours. À ce moment elle peut être objet de lecture de la part des individus ; comme objet écrit et qui s'écrit à l'instant elle a aussi ses règles d'émergence. L'étude de ce rapport entre l'objet ville qui se déploie dans l'espace conformément à une grammaire précise, et le citadin qui lit cet objet dans l'utilisation quotidienne qu'il fait de ses lieux — ce qui suppose qu'il possède dans une certaine mesure en commun avec la ville la même grammaire — constitue la sémiologie urbaine. (Voir à ce propos les études de Pierre BOUDON.)

communication sociale ; l'image de l'environnement est toujours tracée au moyen d'un discours articulé pour transmettre un message. Ce discours, dans les cas les plus clairs est tenu entre deux individus, mais même lorsque l'individu est seul le discours conserve cette caractéristique. En effet, il n'y a pas de différence essentielle entre le discours tenu à un ami pour lui expliquer le chemin qu'il doit prendre pour venir chez-moi et le discours que je peux me tenir à moi-même lorsqu'il s'agit de me rendre quelque part. C'est la même chose dans le langage en général, lorsqu'un individu tient son journal, ou se parle à lui-même ou simplement réfléchit et lorsqu'il parle avec quelqu'un.

Tous ces discours tracent, souvent en ne se servant que d'un trait, d'une expression, une image plus ou moins précise de l'environnement physique, variant selon le message à transmettre.

Ainsi ce qui caractérise l'individu lorsqu'il parle de la ville, c'est cette possibilité de tracer autant d'images qu'il est nécessaire, de discourir sur la ville de mille et une façons. Comme le discours de la langue parlée, l'image urbaine est continuellement retracée, recréée : elle a pouvoir génératif. Si l'individu déambulait toujours dans des lieux connus, s'il refaisait continuellement les mêmes parcours, nous pourrions dire qu'il s'est créé chez lui certains automatismes, qu'il existe un ensemble fini de *patterns* de comportements et que c'est sur ces expériences antérieures qu'il se base pour modeler ses comportements. On reviendrait alors à la notion d'*images* intériorisées. Le code et les signes seraient appris une fois pour toutes, et par eux s'échangeraient une série de messages entre l'environnement et l'organisme. Cependant une telle vision ne rend pas compte des faits. L'individu dénote une très haute capacité d'adaptation dans ce domaine, il sait retrouver son chemin dans une ville nouvelle, il sait se rendre à un endroit où il n'est jamais allé, il peut même comprendre un discours sur un endroit où il n'est jamais allé et s'en faire une image, il peut trouver son chemin et se rendre à un endroit pour la première fois à partir d'indications qui lui auront été fournies en paroles.

L'ethnographie nous apprend cependant que la façon de retrouver son chemin varie selon les cultures. Alors que le blanc, dans l'Arctique canadien, est complètement égaré, l'esquimau est capable de parcourir des centaines de milles dans les déserts glacés ; il peut même expliquer précisément à un autre esquimau l'endroit à plusieurs milles où se trouve une cache de nourriture, une réserve de gazoline, etc. Si on cherche à approfondir le phénomène on constate que l'esquimau peut tracer une carte d'un endroit ou d'un trajet, de façon très précise et avec un grand respect des proportions, même s'il n'a jamais vu une carte. Par contre, une ménagère de nos villes qui sort plusieurs fois par semaine, sera la plupart du temps incapable de faire une carte de sa ville, même très grossière ; la carte que peut tracer un individu de notre culture dénotera presque toujours des écarts très importants avec la réalité, non seulement dans les proportions mais encore dans la situation relative des éléments.

Si différentes cultures ont élaboré différentes façons de retrouver son chemin, on peut en déduire que l'image de l'environnement, impliquée par cette activité d'orientation, sera de même engendrée selon des règles différentes. Sans aborder ici le problème de la genèse culturelle de ces règles — produit d'un long processus historique qui a engagé réciproquement l'homme,

le milieu et la technologie — nous croyons avoir dégagé les éléments théoriques nécessaires à l'établissement d'une méthodologie d'analyse de l'image urbaine, inspirée de la linguistique.

Méthodologie

Nous abordons l'analyse de l'image urbaine en la considérant comme un phénomène de langage, plus précisément : un phénomène de discours.

Le langage, c'est le système complexe de l'engendrement d'une pensée et de son expression. Un aspect fondamental de ce système est mis en évidence par la dichotomie saussurienne : la langue est un phénomène social, existant dans la conscience collective, alors que la parole est activité individuelle. L'énoncé oral, auquel il réduisait toutes les autres formes d'expression, était donc pour Saussure un phénomène d'ordre psychologique. On a depuis nuancé les affimations de Saussure sur l'arbitraire de l'énoncé et son individualité et remplacé la dichotomie langue/parole par la dichotomie langue/discours, où le second terme est aussi abordé comme phénomène social : l'énoncé discursif tient du langage ses règles d'émergence et de formulation. La reconnaissance de ce fait est fondamentale en sciences sociales : avant d'élaborer au niveau de la théorie des règles de la culture, le chercheur ne peut éviter le problème de l'analyse des discours à travers lequel il vise un rituel, un mythe, un échange matrimonial ou une transaction économique.

L'étude de l'énoncé discursif a été introduite en linguistique surtout par les travaux de Zellig Harris. Dans cette perspective, le *discours* se définit comme un ensemble d'*énoncés* au sujet desquels « on peut formuler des règles d'enchaînement des suites de phrases ». (SUMPF, DUBOIS, 1969). Les unités significatives pour l'étude de discours sont les *séquences*. La séquence se réduit à la phrase, c'est-à-dire cet ensemble de signes significatif en lui-même. L'énoncé est à son tour composé d'un ensemble d'*éléments*. L'analyse du discours consiste à dégager un certain *corpus*, et à identifier à l'intérieur du corpus les séquences, et les éléments des séquences. On définit un corpus de la façon suivante :

> « Investigation in descriptive linguistics consists of recording utterances in a single dialect and analysing the recorded material. The stock of recorded utterances constitutes the corpus of data, and the analysis which is made of it is a compact description of the distribution of elements within it. » (HARRIS, 1951).

Dans l'analyse linguistique d'un dialecte ou d'une langue, la séquence se réduit exactement à la phrase. Pour l'analyse de l'image urbaine, le découpage en phrases serait plus ou moins pertinent ; nous avons préféré adopter une séquence définie comme *énumération de lieux reliés entre eux de façon significative*. Les liaisons entre lieux sont opérées au moyen de conjonctions d'orientation ou de direction (à côté de, à gauche, au nord, vers, en y allant, etc.)

La définition de la séquence permet une première opération : le découpage de l'énoncé discursif. Chaque séquence sera séparée par un symbole (#) que nous appellerons borne. Prenons un exemple. N.G. est en train de tracer une carte en m'expliquant au fur et à mesure ce qu'il fait :

« # Ensuite ça, ça conduit au Club de ski. On va dire que c'est le Club de ski, tu sais, à Smokey Mountain. # Ensuite tu as une bifurcation ici qui conduit à [hésitations] encore à Smokey, mais à la tour de relais, là, pour l'antenne de radio. # Ensuite, de ce côté-ci, je dois continuer, bon, le Centre d'achats, ça continue, ça fait le tour par en arrière. # Tu arrives à l'Église, c'est Hudson Dr. Là, tu as une lumière de circulation. # Ensuite tu as la rue des écoles — je ne me souviens pas du nom de la rue. Tu as Labrador City Collegiate ici ; N.D.A. et puis Mc Manus. # [Tu] continues, t'en as une autre [rue]. Je ne me souviens pas du nom de la rue ; c'est celle qui passe en face de l'école et en face de Labrador City Collegiate. # »

Appliquant cette grille théorique à l'image urbaine, nous analyserons une image tracée par des individus au moyen de mots, par des énoncés, dans un discours ; sont ainsi exclus tous les comportements autres que ceux qui relèvent du langage (trajets, parcours, construction de la ville, etc.). Par contre, tous les énoncés que les individus d'une ville peuvent tenir entre eux ou à eux-mêmes au sujet de la ville relèvent de notre propos : ils constituent l'univers du discours à l'intérieur duquel nous avons prélevé un *corpus,* les entrevues recueillies sur le terrain.

Le corpus recueilli n'est pas un « échantillonnage » et il n'a aucunement la prétention de « représenter » l'ensemble des énoncés que l'on peut tenir sur le Labrador City. Une telle prétention serait d'ailleurs un leurre tant au sujet de l'image urbaine qu'au sujet d'une langue ou d'un dialecte. En effet, de quoi un corpus serait-il représentatif puisque la caractéristique fondamentale du discours humain est, pour nous, sa capacité de générer un nombre infini d'énoncés différents. Il est impossible de faire un échantillonnage d'un nombre infini d'éléments. Néanmoins, si on accepte qu'il existe des mécanismes précis et rationnels qui président à la production de ces énoncés et que ces énoncés ont une structure ou des structures stables, l'étude d'un nombre restreint d'exemples peut nous amener à découvrir ces règles d'engendrement et les structures du langage, analogues à ce qu'un linguiste appellerait structure du discours chez un auteur.

Une lecture globale des entrevues nous a par ailleurs amené à une première constatation, illustrée par cet exemple : l'image urbaine est tracée au moyen de parcours imaginés, où les noms de lieux sont alignés l'un après l'autre. C'est cet alignement et la mise en relation des lieux, correspondant à un certain parcours mental dans les lieux urbains, qui constitue la structure de l'image urbaine. Le discours sur la ville ne classifie pas les lieux, il les relie, et nous n'y pouvons chercher qu'une classification de formes de concaténation entre lieux.

Ainsi, la séquence que nous avons opératoirement définie correspond la plupart du temps avec un parcours. Comme les phrases d'une langue, ces parcours peuvent être complexes ; la plupart se décomposent en unités de parcours plus simples, sortes de « propositions » à l'intérieur de la séquence, que nous appelerons groupes. La séquence ou ses groupes seront formés par la concaténation de syntagmes morphologiques, les éléments ou morphèmes, que nous ramenons à deux grands types : les lieux et les syntagmes prépositionnels. La préposition est un morphème qui ne réfère pas directement au lieu mais qui sert dans le discours à présenter un lieu ou à unir les lieux entre eux. Quant aux lieux, il faut en distinguer deux types : le lieu *dénoté,*

(LD) dont la mention est immédiate et faite pour lui-même, le lieu *connoté,* (LC) toujours mentionné en fonction d'un autre lieu qu'on veut situer et caractériser. Dans la séquence « ensuite ça conduit au Club de ski, à Smokey Mountain », Club de ski est un lieu dénoté, Smokey Mountain est un lieu connotatif du club de ski. La distinction entre dénotation et connotation s'applique également aux syntagmes prépositionnels : on appellera préposition dénotative (PD) celle qui a comme fonction d'introduire le lieu dans sa désignation même ou à unir deux lieux dénotés dans leur énumération, et préposition connotative (PC) celle qui a pour fonction d'introduire un lieu connotatif, d'unir deux lieux connotatifs ou de caractériser d'une certaine façon un lieu dénoté. Il faut enfin considérer un troisième type de prépositions : celles qui n'ont pas de référence à proprement parler avec le lieu. Dans l'exemple ci-dessus, le terme « ensuite » qui sert à introduire toute une séquence, appartient à ce type ; ce terme constitue une sorte de borne grammaticale et nous le classons, avec tous les mots qui peuvent avoir un rôle analogue dans le discours, comme préposition introductive (PI).

La distinction entre dénotation et connotation sert enfin à qualifier deux types de groupes constitutifs de la séquence : le groupe dénotatif (GD), qui comprend l'ensemble des morphèmes servant à mentionner le ou les lieux auxquels on veut faire référence ; le groupe connotatif (GC), qui comprend l'ensemble des morphèmes servant à qualifier d'une certaine façon le ou les lieux mentionnés. Le groupe principal de toute séquence est le groupe dénotatif : il ne peut y avoir une séquence sans au moins un groupe dénotatif. Par contre, une séquence peut comporter un nombre indéterminé de groupes connotatifs et de groupes dénotatifs.

Appliquant cette distinction à la description du court segment qui nous a servi d'exemple, nous obtenons :

(Ensuite)
S-1 : ça conduit au Club de ski (GD)
le Club de ski à Smokey Mountain (GC)
S-2 : une bifurcation conduit à Smokey (GD)
à la tour de relais, l'antenne de radio (GC)
S-3 : de ce côté-ci (GC)
je dois continuer, le Centre d'achats (GD)
(ça) fait le tour par en arrière (GC)
S-4 : tu arrives à l'Église, Hudson Drive, une lumière de circulation (GD)
La rue des écoles... Mc Manus (GD)
S-5 : Tu continues, une autre rue (GD)
celle qui passe en face de ... Collegiate (GC)

Une fois effectué le découpage de l'énoncé en groupes qualifiés, on peut procéder à la phase descriptive de l'analyse, qui consiste à étudier la fréquence et la distribution de ces groupes. Cette étude permet de montrer comment les morphèmes d'orientation peuvent jouer un rôle fondamental lors de l'énoncé des divers lieux : ils commandent l'apparition des lieux dénotés ; elle permet surtout d'approcher le problème du taux de redondance dans le discours sur l'environnement.

Nous postulons ici qu'une forte fréquence des groupes connotatifs dénote un manque de cohésion dans le discours ou un bas niveau de

communication dans le contexte, lequel réfère au degré de cohésion sociale présent dans la communication. Enfin, l'étude de la distribution des classes d'éléments nous permettra de caractériser la différence, intuitivement apparente, entre deux types de discours que nous nous sommes donné pour tâche d'analyser : le cliché et le parcours.

Deux styles d'image urbaine

Parmi nos entrevues, nous en avons retenu deux où le discours sur l'environnement est très différent. La première nous donne une description par énumération des divers lieux qui peuvent se traverser dans la ville ; la seconde n'a utilisé ce procédé qu'exceptionnellement et seulement lorsque nous insistions pour l'obtenir : la façon habituelle de l'informateur de décrire sa ville est plutôt de décrire ses sentiments vis-à-vis l'objet.

Dans la première entrevue, le procédé caractéristique de construction de l'image urbaine est la dénotation d'un lieu, puis sa connotation au moyen d'une série de morphèmes. Cette dénotation ne se fait d'ailleurs pas dans une incohérence totale, mais s'encadre au contraire dans l'enchainement ordonné d'un *parcours*. L'image obtenue apparaît très simpliste et presque embryonnaire. C'est le niveau de la communication technique et impersonnelle, celui du renseignement donné sur la rue à un étranger.

La seconde entrevue nous offre par contre un discours beaucoup plus littéraire. Les références aux sentiments personnels y sont partout présentes, le lieu y est le plus souvent décrit plutôt que nommé, les points de références y sont suggérés et rarement désignés. Alors que dans la première entrevue nous avons une longue énumération de lieux les uns à la suite des autres, la seconde s'attarde sur chacun des lieux pour y discourir. Nous obtenons ainsi deux types de construction, l'une linéaire, l'autre verticale ou, pour utiliser une comparaison musicale chère à Lévi-Strauss, une composition mélodique contre une composition harmonique. En effet, dans la deuxième façon d'élaborer, que nous appellerons le *cliché,* l'individu retient un lieu et plutôt que de le situer dans un parcours, il le charge successivement de couleur, de noms, d'émotions, de mouvements qui lui demeurent internes.

Au niveau superficiel, les deux procédés apparaissent donc radicalement différents, voire opposés. Par contre, si on étudie la structure profonde des énoncés, on peut voir que la forme demeure la même ; la seule différence est que le premier procédé engendre une image pour ainsi dire plus frustre. En effet, que l'image s'ébauche de façon linéaire ou qu'elle s'esquisse en harmonique, elle demeure toujours fondamentalement un tracé de lieux dénotés dans un mouvement. Ce mouvement est multiple, ses composantes ont des vitesses différentes et il se répand dans des univers différents : tantôt c'est le mouvement de l'œil sur une carte qui situe les éléments les uns par rapport aux autres, tantôt celui qui mène d'un élément à l'autre, tantôt c'est le mouvement oscillant de la pensée retenue sur un mot et qui en fait l'inventaire de toutes les nuances, de tous les sentiments et de leur devenir.

Alors que le premier discours enchaîne un grand nombre de lieux en économisant des prépositions, l'enchaînement effectué par le second est plus lâche et les lieux nommés y sont moins nombreux : les prépositions conno-

tatives s'accumulent. Ici, la préposition elle-même devient un lieu qu'on habite en même temps que d'autres et c'est de ce lieu qu'on amorce un mouvement vers les autres. Nous obtenons alors une composition en médaillon, semblable à celle des primitifs flamands, où le véritable sujet se laisse découvrir dans un miroir ou dans une encadrure de porte. Ce n'est plus cette grande composition des tapisseries ou des chemins de croix du Moyen Âge, c'est le tableau de Van Eyck. Ainsi, lorsque B décrit l'église, ce n'est plus l'église qui est présente, mais à travers elle tout un quartier de Casablanca qui se laisse découvrir avec son église de pierre noire au centre.

Cette forme de composition peut encore être qualifiée de proustienne parce que l'élément n'est plus que la porte d'entrée à un autre univers derrière et qui donne un deuxième sens aux objets rencontrés. La préposition dénotative y est brève et se trouve à introduire un ensemble de prépositions connotatives qui s'accumulent pour constituer la principale partie du texte : le groupe dénotatif sert donc de cadre et d'introduction aux groupes connotatifs, de la même façon que chez Proust un paysage, une façade décrite n'est que le seuil matériel permettant l'apparition d'une foule d'impressions. À l'intérieur de ces prépositions connotatives, un mot, une impression est retenue pour soudain faire l'objet d'un arrêt dans l'énoncé du premier champ d'impression et en ouvrir un deuxième qui est issu spécialement de cette préposition.

« [...] Là, sur rue Ste-Catherine, en plein cœur de Montréal, j'avais l'impression de chercher le centre de la ville. — *À Paris, où c'est le centre de la ville ?* — À Paris c'est pas comparable, il y a le chic parisien quoi. La rue, ici à Casablanca, n'a rien de chic, quoi. Il y a de petites boutiques. Il y a quand même un caractère français là-dedans. Il y a une construction française, on est en pays français, quoi, hein ? Donc on retrouve la France, on retrouve un côté un petit peu parisien, quoi, mais on retrouve la France sans être du tout Paris. C'est-à-dire, y a pas la Seine, quoi, y a la mer. C'est bien une grosse différence, quoi, hein ? et puis en plus de ça y a quand même l'Arabe, quoi, qui est toujours en ville, qui se promène. Et là je me rappelle [...]. »

C'est de cette façon que le texte peut prendre plusieurs dimensions, se développer sur plusieurs champs, à divers paliers, et donner cette impression de composition harmonique dont nous parlions plus haut. C'est dans ce mouvement des paliers, dans cette progression imaginaire à l'intérieur du tableau que la mythologie du lieu nous est contée et que le lieu apparaît comme un méritable mythogramme.

Cependant B n'utilise pas seulement cette forme sophistiquée de narration. Lorsqu'il décrit la mine et nous esquisse le plan de la ville, nous retrouvons l'utilisation d'un schéma rigoureusement semblable à celui de A.

A : « Ça ici, ça tourne au centre d'achats.
Il y a une autre rue ici qui passe là.
Bon, on continue ici sur ce côté-ci. Ensuite là,
tu as Hudson Drive [...] Ici, l'Hôtel de Ville, avec le
Bureau de la Police Montée, ensuite ici ça s'en va vers
l'aréna [...] »

B : « Donc on a le centre d'achats, à côté juste le cinéma, et puis en face si on traverse, on a le fameux *bunkhouse*. En face même du centre d'achats, il y a le Club avec sa taverne, quoi [...] »

Ceci démontre que les variations harmoniques relèvent bien d'une forme de règles du discours et non de l'arbitraire ou du hasard d'un style individuel : ce sont les « intentions » des deux formes de discours qui diffèrent. En effet, lorsque B utilise les même formes syntaxiques que A, c'est précisément pour répondre aux mêmes questions, pour fournir le même type de renseignements : c'est lorsque nous lui avons demandé, à la manière d'un étranger, de nous indiquer des chemins, de nous faire une carte et de nous montrer des directions. Le message de l'énoncé sur l'environnement est étroitement lié à la forme syntaxique qui le porte, et nous voyons ici qu'il est possible de décrire ces différentes formes du discours sur l'environnement de façon à rendre compte des contextes où ils sont produits et des messages transmis. L'image urbaine peut donc prendre plusieurs formes chez un individu suivant le contexte social où la communication a lieu.

L'analyse distributionnelle

L'étude de deux passages des différentes entrevues où on retrouve des distributions propositionnelles analogues peut nous en apprendre davantage sur la structure du discours lui-même. Dans toutes les entrevues, on constate que les mêmes éléments sont regroupés sensiblement de la même façon : habituellement on nomme ensemble le centre d'achats, le cinéma, le Club Ashuanipi. Par contre, dans l'entrevue B, l'école est regroupée avec le centre ville et sert de jointure entre le centre d'achats (reconnu par tous les interviewés comme le centre ville) et le restant de la ville ; dans l'entrevue A, au contraire, l'école n'est pas rattachée au centre d'achats mais aux églises qui forment un tout spécial.

Ces différents regroupements sont un trait qui caractérise le tracé final de l'image produite. L'analyse distributionnelle permet de les mettre en évidence : il s'agit d'analyser l'environnement des thèmes en notant la fréquence des morphèmes qui se retrouvent dans les mêmes séquences ou dans des séquences immédiatement consécutives. On peut ainsi identifier les groupes équivalents et non équivalents d'une entrevue à l'autre.

Nous ne tiendrons pas compte ici de chaque morphème, parce qu'il ne s'agit pas, à cette étape, d'une analyse syntaxique de l'image urbaine. Il s'agit ici de dégager les classes de lieux regroupés implicitement dans le discours. Cette classification peut différer d'un individu à l'autre, mais d'importantes ressemblances subsistent : elles réfèrent à un consensus qui joue le rôle de règle dans la transmission du message. Par ailleurs, les différences sont significatives pour le degré d'intégration sociale de l'individu et pour la perspective que sa « pratique de la ville » peut lui apporter dans la perception de celle-ci.

Or, si A est amené à constituer une classe à part passablement importante pour les écoles, c'est une façon de marquer l'importance des objets référents : A est professeur. Par contre, les *bunkhouses* ne sont pour lui qu'un élément secondaire à l'intérieur d'un ensemble où la cafétéria est

l'élément caractéristique. Pour B qui est employé à l'I.O.C.C. et qui habite les *bunkhouses,* l'école ne constitue pas une classe, mais tout au plus un « élément jointure » entre le centre ville et les quartiers industriels ; le *bunkhouse* par contre, fait l'objet d'une mention particulière parmi les éléments du centre ville [1].

L'analyse distributionnelle effectuée quantitativement — ce qui requiert la constitution d'un dictionnaire et la programmation sur ordinateur — permettrait d'évaluer la cohérence de l'univers du discours et la cohésion de la communication sociale. Nous en voyons un indice, d'une part dans la structure syntagmatique des groupes dénotatifs et connotatifs, d'autre part, dans la structure paradigmatique des thèmes : pour nous un haut taux de redondance selon ces deux dimensions va de pair avec une plus faible cohésion de l'univers du discours et de la communication sociale.

Mais cette opération devrait surtout déboucher sur une analyse transformationnelle de type chomskien, où il s'agit de dégager les règles selon lesquelles s'articulent ces structures et qui permettent à d'autres éléments de venir s'y greffer. Nous faisons ici l'hypothèse que les morphèmes d'orientation sont méthodologiquement privilégiés dans la détermination de la structure superficielle par la structure profonde. Enfin, par l'analyse transformationnelle, nous espérons être en mesure de montrer comment on peut rendre compte de l'image urbaine comme fait de communication sociale.

Louis BARIL

Département d'anthropologie,
Université Laval.

[1] Ces phénomènes de regroupement ont été mis en évidence par une comparaison systématique entre la liste des noms de lieux dans l'ordre où ils apparaissent dans chacun des discours, à partir d'une question identique.